

Un si long voyage

(extrait)

Yaël Hassan et Rachel Hausfater, illustré par Florent Sacré
Michel Lafon

- – Tu as bien poussé, dis donc !
s'exclame-t-elle en me souriant.
- – Eh oui, déjà treize ans ! s'enorgueillit mon père.
Il commence sa quatrième au lycée Charlemagne
dans quelques jours.
- – Vous pouvez être fiers de lui, monsieur Reichman !
- Notre nom de famille, Reichman, signifie « homme riche ». Ça amuse beaucoup mon père qui répète à qui veut l'entendre :
« Des riches aussi pauvres que nous, c'est rare ! »
- C'est vrai qu'on n'a pas beaucoup d'argent, bien que mes parents travaillent tout le temps. Notre appartement est minuscule, on ne part pas en vacances, je n'ai qu'une paire de chaussures et maman ne s'achète jamais de parfum. Mais on mange à notre faim, on va parfois au cinéma, on n'a pas froid en hiver, bref, on vit bien tous les trois.

- Pendant que ma mère montre à Mlle Georgette les magnifiques broderies qu'elle a confectionnées sur sa robe, je retourne sous la table achever ma corvée.
- Soudain, on entend des pas pressés dans l'escalier, des coups frappés à notre porte, des ordres qui crient : « Ouvrez ! » Ces bruits effrayants, je les ai déjà entendus en juillet dernier quand les policiers sont venus rafler les Juifs polonais de notre immeuble. On a eu très peur mais nous, les Roumains, ils nous ont laissés tranquilles. On a cru qu'on était sauvés. On s'est trompés ?
- Je veux sortir de sous la table mais la jambe de mon père se tend brusquement pour m'empêcher de passer, tandis que ma mère laisse pendre sa main et me fait « non » de l'index. Impossible de voir ce qui se passe dans la pièce, les plis soyeux de la robe posée sur la table retombent et me bouchent la vue.
- Mais pas les oreilles. Et ce que j'entends me glace les sangs. Deux voix dures ordonnent à mes parents de prendre quelques affaires et de les suivre. Où ça ?
- – Vous verrez bien, dépêchez-vous. Mais... Il manque quelqu'un ! D'après notre liste, un certain Jacques Reichman réside aussi ici.

- – C'est notre fils, il est en vacances en Bourgogne, répond mon père.
- Moi, en Bourgogne ? Je ne sais même pas où c'est !
- – Tant pis, on repassera, reprend la voix.
Allez, on y va.
- – Mais pourquoi les emmenez-vous ?
s'interpose Mlle Georgette. Ils n'ont rien fait !
- – Vous, madame, ne vous mêlez pas de ça.
À moins que vous ne vouliez partir avec eux ?
- – Mademoiselle Georgette,
vous pourrez ranger derrière nous ?
la supplie ma mère d'une voix angoissée.
- – Oui, bien sûr,
ne vous inquiétez pas, madame Reichman,
je m'occupe de tout, promet la jeune femme
en insistant sur le dernier mot.
- – Au revoir, au revoir ! s'écrient mes parents,
tandis que les pas s'éloignent.
- Et je comprends que c'est à moi qu'ils parlent.
- À moi qui ne peux pas leur répondre.
- À moi qui ne peux pas leur dire au revoir.
- J'entends la porte claquer,
puis un grand silence qui fait peur.

Je n'ose pas bouger, pas respirer,
pas sortir de ma cachette.
Enfin, les plis de la robe se soulèvent lentement
et le visage de Mlle Georgette apparaît.

- – Viens, mon petit Jacques, il faut partir,
me dit-elle gentiment en me tendant la main.
- En toute hâte, j'emballer quelques affaires de rechange
et de toilette. L'oreille collée à la porte,
nous attendons que la voie soit libre,
puis nous sortons discrètement.
- Dans l'autobus qui nous conduit
à son petit appartement de la rue Lepic,
Georgette essaie de me reconforter :
- – Ne t'inquiète pas, mon petit Jacques.
Ce doit être un malentendu.
Je suis sûre que tu retrouveras bientôt tes parents.
- – Tu crois ? Pourtant...
- Ma voix se brise et je ne peux pas continuer.
Je ne vais quand même pas pleurer en public !
- – Allons, allons, chuchote-t-elle
en me caressant maladroitement la tête.